

L'ÉDUCATION MATERNELLE DANS L'ÉCOLE

PREMIÈRE PARTIE - ÉDUCATION

CHAPITRE PREMIER - L'ÉCOLE MATERNELLE.

L'enfant a besoin de la mère. – Pourquoi l'école et pas la famille. – Il faut un gîte pour l'enfant dont la mère travaille au dehors. – Ce que doit être *d'abord* l'école maternelle

Cette association de mots « l'École maternelle » paraît d'abord étrange. Le mot « Famille » aurait-il perdu sa valeur ? Sinon, pourquoi lui donner un synonyme, qui l'amoinde ? Appellera-t-on dorénavant la mère « maîtresse d'école », et le bébé au berceau sera-t-il un « écolier » ? Une école, quelque riante qu'elle soit, ne vaudra cependant jamais la chambrette où l'enfant cueille les baisers maternels; le titre d'institutrice évoque, quoi qu'on fasse, une idée moins intime que le nom de « maman », et un écolier ne sera, longtemps encore, qu'un enfant à tablier noir blanchi de craie, et les doigts tachés d'encre.

La maman se doit à son enfant, et l'on sait combien de tout cœur elle se donne à lui; son sacrifice n'en est pas un, parce qu'il porte avec lui sa douce récompense. D'ailleurs, l'amour maternel est si naturel qu'on a fini par décider que, au lieu d'être un sentiment, il est simplement un instinct.

« Instinct » si l'on veut, dans le principe, autrefois ; mais, comme la nature humaine fait, jour par jour, son évolution vers le mieux, l'instinct fait peu à peu place au sentiment, et à son tour le sentiment s'éclaire, s'épure, de sorte que plus une femme est vraiment cultivée, plus elle est mère dans le sens élevé du mot. L'amour maternel tel que nous le comprenons se développe en raison directe de la civilisation.

Malheureusement, le peuple est resté dans l'ignorance pendant de longs siècles, et l'ignorance ne développe pas la moralité ; d'autre part, l'éducation mondaine a exercé une influence détestable sur un grand nombre de femmes privilégiées par la naissance, par la fortune ou par le rang ; de sorte qu'ici et là on rencontre des mères qui ne connaissent pas ou ne semblent pas connaître leurs devoirs maternels. Les unes abandonnent leurs enfants à des nourrices mercenaires, puis les confient à des domestiques, puis les mettent en pension ; les autres les laissent vagabonder, les privent de soins matériels, leur donnent l'exemple de la grossièreté, du désordre, de la brutalité, si bien que ceux qui, par tempérament, sont enclins au pessimisme, en sont venus à nier presque l'instinct maternel et à déclarer que ce qui peut arriver de meilleur à l'enfant, c'est d'être élevé loin de sa mère.

Les pessimistes ont raison, pour aujourd'hui peut-être, et dans certains cas particuliers; mais ils auront certainement tort demain, grâce à l'éducation de l'école primaire. En tout cas, même pour aujourd'hui, si l'on veut éveiller l'instinct maternel chez les déshéritées

qui en sont dépourvues, le cultiver et en faire un sentiment chez les femmes bien douées, mais à qui l'éducation a manqué, il y a un procédé unique : laisser l'enfant à sa mère. L'instinct s'éveillera, le sentiment naîtra des soins mêmes qu'elle donnera à son enfant, des relations qui s'établiront entre elle et lui. Un regard du bébé, un sourire, le gazouillement qui précède la parole, l'adorable babil qui le remplace, plus encore l'instinct qui pousse l'enfant vers sa mère au moindre danger, enfin, et primant tout pour qui a quelque sentiment au cœur, la faiblesse du petit être, seront plus éloquents, plus persuasifs que tous les discours, plus irrésistibles que les meilleurs exemples.

Si nous voulons que la mère s'attache à son enfant, que, pour lui, elle se moralise, s'élève, s'épure, faisons-le élever par elle.

Si nous voulons aussi que l'enfant ait les soins, la liberté, les caresses auxquels il a droit et que l'école ne peut lui donner, laissons-le, encore à sa mère.

Laissons-le toujours à sa mère.

Mais ce « toujours » est un idéal, car notre état social ne permet pas toujours à la mère de s'occuper de son enfant. Si tout travail nourrit l'ouvrier, à la condition que l'ouvrier soit bien portant et de bonne conduite, il ne nourrit pas toujours sa famille. La femme se voit forcée, elle aussi, d'aller travailler au dehors ; elle ne peut laisser l'enfant seul à la maison ; elle ne peut pas davantage le laisser errer dans les rues ou sur les routes, exposé à mille dangers, il faut un abri à cet enfant; il lui faut des soins.

Cet abri et ces soins, il les a d'abord trouvés à la salle d'asile, qui a, pendant une période de soixante ans, rendu d'immenses services aux familles.

Mais les salles d'asile n'ont pu échapper à la loi du progrès.

Le progrès qui saute aux yeux d'abord, c'est qu'elles ont changé de nom ce sont aujourd'hui des *écoles maternelles*, et ce simple changement de nom a sa raison d'être. C'est, en effet, dans l'école à tous les degrés que se fait la fusion des différentes classes de la société ; l'école est le vrai berceau de la démocratie mais encore faut-il que son titre n'éloigne pas les uns et n'humilie pas les autres. Or, d'une part, la *salle d'asile* était considérée comme un établissement de charité où les familles aisées n'aimaient pas à envoyer leurs enfants si, accidentellement, elles étaient forcées de s'en séparer ; d'autre part, il n'est pas bien, il n'est pas moral qu'à peine hors des langes l'enfant se sache l'objet de la charité publique.

Le nouveau titre « École maternelle » obvie à ces deux inconvénients il sauvegarde la délicatesse de ceux-ci, la dignité de ceux-là ; il explique en deux mots le but de l'institution.

L'école maternelle est d'abord un gîte dans la grande et noble acception du mot, un gîte où l'enfant de la classe travailleuse et celui de la classe indigente sont à l'abri des éléments, à l'abri des accidents, à l'abri des mauvais exemples, à l'abri de toutes les laideurs. Mais toutes ces éliminations ne suffisent pas ; nous ne pourrions nous contenter, pour l'école maternelle, de ces qualités négatives, et voici que notre gîte s'ennoblit; car l'enfant doit y être placé dans les meilleures conditions de bien-être,

entouré d'une atmosphère morale et moralisante ; il y voit de jolies choses, il y entend de bonnes paroles ; il y prend de bonnes habitudes ; son corps s'y développe, son intelligence et son cœur s'y épanouissent.

L'école maternelle doit être d'abord et surtout cela. Elle doit être d'autant plus « cela » que les enfants qui la fréquentent sont, pour des causes diverses, plus dignes de tendresse et de pitié. L'enfant, dans la famille pauvre, est un être déshérité, à qui l'école maternelle doit ce qui fait, à celui des parents aisés, les joues roses, les yeux brillants, le rire clair ; elle lui doit la douce chaleur du nid. L'enfant pauvre a froid et il a faim ; il n'est pas vêtu et il est malpropre ; il manque du « soleil du bon Dieu » et de cet autre soleil non moins indispensable : le bonheur des joyeux ébats, de la tendresse. L'école maternelle lui doit tout cela.

Retour table des matières : <http://michel.delord.free.fr/kegomard-educmater.html>